

Crapauds emmurés, fossiles impossibles et haricots contaminés

Par Jean-Loïc LE QUELLEC

Le 24 mai 1989, dans *Le Courrier de l'Ouest*, un journal régional de l'ouest de la France, j'ai remarqué un entrefilet signalant qu'une habitante de St-Brice-Courcelles, près de Reims (Marne), avait découvert une grenouille dans une boîte de haricots verts, que son marchand lui remboursa volontiers. Renseignements pris, la source de cette nouvelle était un article du journal *L'Union* du 23 mai précédent (publié en p. 13).

Je n'aurais guère prêté attention à cette nouvelle si, dès le lendemain, le *Le Courrier de l'Ouest* n'avait publié un autre fait-divers, indiquant cette fois que Madame Bernadette Vandercamere, de Neuville-en-Ferrain, près de Lille, ouvrant une boîte de haricots verts pour le dîner, eut la surprise d'un découvrir la tête d'un petit serpent ou lézard (*Le Courrier de l'Ouest*, No. Du 25 mai 1989).

Durant les six mois suivants, ma curiosité fut alors attirée par plusieurs nouvelles du même type : a) le 1^{er} septembre 1989, j'appris ainsi qu'une ménagère d'Alençon (Orne) avait également découvert, encore dans une boîte de haricots verts, « un animal vert et visqueux », à savoir un crapaud mort (*Orne-Hebdo* 7-IX-1989, p. 6 ; *Presse-Océan* 7-IX-1989, p. 3 ; *Ouest-France* 7-IX-1989, *Le Courrier de l'Ouest* 7-IX-1989, p. 3 ; *La Nouvelle-République* 21-IX-1989, p. 1 ; *Reporterre* oct. 1989, p. 12) ; b) Dans *Ouest-France* du 27 novembre 1989, je pus lire un article consacré à la mésaventure d'une consommatrice de Caen, qui avait trouvé « un crapaud dans une boîte de haricots verts » (article repris dans *Presse-Océan* du 28-XI-1989, p. 5, sous le titre « Surprise pour une consommatrice caennaise. Un crapaud dans une boîte de haricots », ainsi que dans *La Nouvelle-République* du 28-XI-1989 ; p. E) ; c) Selon le *Courrier de l'Ouest* du 7 décembre 1989, c'était au tour d'une femme vivant près de Douai (Nord), d'être « surprise de trouver un crapaud mort » dans la boîte de haricots verts qu'elle était en train de préparer ; d) Enfin en janvier 1990, une coupure du journal *La Voix du Nord* m'apprenait que Mme Lefin, de Ferin, venait de découvrir une grenouille à l'intérieur de sa boîte de haricots verts.

Une photographie illustrait l'un de ces articles mais à l'évidence, c'était une image spécialement composée à la demande du journaliste (avec un crapaud dans une assiette, quelques haricots en garniture, et les couverts posés sur l'assiette, comme au cours d'un véritable repas). L'un des textes ironisait en faisant remarquer que, la mention « grenouille » n'apparaissait pas sur l'étiquette de la boîte, et qu'il s'agissait donc, sans aucun doute, d'un supplément gratuit. La photographie accompagnant un autre article montrait un petit batracien reposant sur des flageolets, juste sur le dessus d'une boîte ouverte, et pleine. Le dernier article spécifiait que la boîte correspondait à un « achat gagnant », opéré dans un supermarché près de Caen, dont le nom n'était pas spécifié. Le journaliste terminait en disant que, depuis cette anecdote, la ménagère qui en fut victime avait pris la décision de n'acheter que des produits surgelés, car « à travers le sachet de plastique, on voit ce qu'on achète » (*Ouest-France* du 27-XI-1989).

L'humour involontaire de l'« achat gagnant » semble exprimer le ressentiment de ces consommateurs qui estiment que non seulement les supermarchés sont capables de vous vendre des crapauds en guise de haricots verts, mais qu'en plus ils se moquent franchement de vous.

Plusieurs articles insistèrent sur la couleur de l'animal, un vert mimétique permettant la confusion avec les légumes. Quand les journalistes citaient les déclarations « officielles » des industriels ou des services vétérinaires, il s'agissait toujours des mêmes phrases stéréotypées : « *il s'agit d'un accident...* », « *c'est vraiment un cas exceptionnel...* », « *c'est un accident parmi des millions et des millions de boîtes...* », « *la centrale d'achat du groupe propriétaire de la marque souligne le caractère exceptionnel de l'incident...* », « *L'incident est très exceptionnel, comme le confirme le directeur des services vétérinaires...* ». Les explications généralement avancées évoquaient le ramassage des haricots à la machine, en entrant parfois dans les détails : « *L'animal a rampé entre les dents de la machine...* », « *Il semble que l'animal ait été aspiré en même temps que les*

légumes ». De tels passages devinrent si fréquents dans les journaux que *50MC (Cinquante Millions de Consommateurs)* l'un des principaux organes de défense des consommateurs en France, prit la peine de publier un article synthétique ainsi rédigé : « *HARICOTS VERTS GARNIS. Régulièrement, des consommateurs affirment avoir découvert un crapaud flottant dans une boîte de conserve de haricots verts. Rumeur ? Non, non ! Rien d'étonnant, répondent les fabricants de conserve : le ramassage des haricots étant mécanique, par extraordinaire, un batracien pustulant ou autre animal peut très bien sauter entre les dents de la machine et passer ensuite entre tous les filtres. Pas très rassurant, tout ça... À quand les journaux qui titreront "Une consommatrice de Bécon-les-Bruyères a trouvé par extraordinaire un haricot dans une boîte de crapauds". Beurk !* » (*50 Millions de Consommateurs* No. 226, p. 11).

Ce passage semble avoir pour but de démentir la véracité de l'information, ou de la rumeur, mais sa conclusion humoristique implique néanmoins que le magazine n'avait guère pris la question au sérieux, alors que ses lecteurs auraient raison de s'inquiéter, au contraire, de ce que des fabricants de conserve ne trouvent « *rien d'étonnant* » à la découverte d'un « *batracien pustulant* » dans une des boîtes sorties de leurs usines. Mais à vrai dire, cette absence d'étonnement est lui-même des plus étonnantes, dans la mesure où elle se juxtapose au terme « *extraordinaire* », employé deux fois en quelques lignes. Ceci amène à douter que *Cinquante Millions de Consommateurs* a bien pris le temps de faire une enquête sur le sujet.

J'ai donc interrogé la Direction Générale de la Concurrence, Consommation et Répression des Fraudes du Département de la Vendée, qui m'a fait savoir que « *les faits évoqués sont beaucoup plus rares que la rumeur publique le laisse supposer. Il faut savoir que deux causes principales peuvent expliquer la présence anormale de petits animaux dans les conserves. Tout d'abord, par les légumes ramassés mécaniquement, ce type de récolte peut expliquer la capture involontaire de souris ou autres animaux qui se trouvent collectés avec les légumes. Dans cette hypothèse, les contrôles notamment visuels, exercés sur les tapis roulants, au stade de la préparation des légumes, permettent d'éliminer ces animaux de manière systématique. Seule, une surveillance insuffisante ou momentanée à ce stade de production industrielle pourrait motiver leur présence dans des boîtes de conserves. Deuxième cause enfin, elle résulte de la malversation d'un employé d'une entreprise. Le repérage est alors plus délicat. Ce genre de pratique est heureusement exceptionnel [...]. Pour notre part, je vous confirme qu'il est très rare que de telles anomalies soient signalées (environ une fois tous les trois ans environ dans notre département* » (Commissaire Principal D. Laurent, *in litt.*, II,16,1990, réf. 90-614 CR/LB/D1).

Remarquons que, de même que l'article de *Cinquante Millions de Consommateurs*, cet avis officiel fait état de la possibilité d'une « *capture involontaire* » d'animaux divers (« *batracien... ou autre animal* », « *souris ou autres animaux...* »), alors que la presse ne s'est jamais fait l'écho de souris trouvées dans des haricots, non plus que d'insectes ou « *d'autres animaux* », hormis, une fois, la « *tête d'un petit serpent* », qui aurait été trouvée dans une telle boîte à Neuville-en-Ferrain, près de Lille, selon un article de presse (« *Encore ! Une tête de reptile dans les haricots verts* ». *Le Courrier de l'Ouest* du 25-V-1989) qui, à l'enquête, s'est révélé inexact : c'est en réalité une tête de lézard, qui avait été trouvée, et il n'est pas indifférent que le journaliste l'ait « transformée » en tête de serpent... nul doute, en effet, que le serpent soit « pire » que le lézard, et permette ainsi, dans ce contexte, de se rapprocher de la légende, très répandue, du serpent ingéré involontairement par une femme.

Il est aisé de montrer que l'explication faisant appel à des tris et contrôles « *notamment visuels* » insuffisants, est elle-même fort insuffisante. En effet, les chaînes de fabrication des conserveries sont équipées de détecteurs électroniques très puissants qui éliminent les corps étrangers, nombreux parmi les produits agricoles passant sur les tapis de contrôle. Les haricots verts, en particulier, sont calibrés par un passage entre des grilles d'un diamètre maximum de quelques millimètres, et à travers lesquelles il est impossible que se faufile un animal de la taille d'un crapaud.

L'enquête que j'ai conduite sur cette histoire et les explications qui en ont été données par la presse et les divers responsables a montré que toutes les hypothèses envisagées sont, soit totalement irréalistes dans le cas de la « *capture involontaire d'un crapaud* » qui serait passé à travers tous les

tris, soit extrêmement improbables du point de vue statistique dans le cas de la malversation d'un employé (Le Quellec 1991).

Il me semble que les hypothèses évoquées ne sont que des rationalisations *a posteriori*, comme on le constate si souvent dans le domaine du légendaire. Ainsi, par exemple, lorsqu'il devient socialement difficile de croire que des « dames blanches » apparaissent autour d'un village, dans les bois ou près des fontaines, on « préfère » dire qu'il s'agit de farceurs revêtus de draps, et cela malgré toutes les incohérences que cette rationalisation introduit dans les récits. N'en serait-il pas de même dans le cas de nos histoires de « crapauds en boîte » ? Et alors, que comporteraient-elles de si incroyable qu'on « préférerait » les rationaliser ? À mon sens, l'incroyable réside dans une dernière assertion, qu'on n'ose à peine évoquer : les crapauds sont éternels. De nos jours, semble-t-il, personne ne pourrait croire une chose pareille. Et pourtant...

Et pourtant, le 28 novembre 1989, sur la station de radio *Europe No. 1*, entre 7h20 et 7h30, un commentateur a annoncé qu'une ménagère avait trouvé un crapaud *vivant* dans la boîte de haricots verts qu'elle venait d'ouvrir pour les passer au micro-ondes. Il aurait donc fallu que cet animal échappe à tous les tris, ébouillantages, flots d'eau et autres manipulations violentes qui précèdent la mise en boîte, puis qu'il survive à une stabilisation par la chaleur, à des températures de 120° à 130° centigrades et plus ! Il paraît inutile, dans ces conditions, de continuer à se poser la question de la véracité ou de la fausseté de l'information, car si l'on reste rationnel, il n'y a que deux solutions possibles : soit la boîte a été stérilisée et l'animal est bel et bien mort ; soit elle ne l'a pas été, et tout son contenu se serait corrompu, le récipient finissant par éclater. La seule autre explication serait la suivante : les crapauds sont immortels ou, du moins, les opérations qui se succèdent habituellement dans les conserveries, et qui sont prévues pour éliminer tous les autres petits animaux, ne peuvent ni les tuer ni les détruire, eux.

Or cela correspond justement à une conception ancienne, selon laquelle des crapauds seraient restés des mois, des années, des siècles, voire des millénaires, ou depuis la Préhistoire (Allen 1984, et Skinner 1985, *passim*), enfermés au cœur d'un bloc de ciment, marbre, charbon, grès ou autre roche, sans air, sans nourriture, et attendant qu'un coup de marteau ou de burin les délivrât enfin. Dans ces récits, lorsqu'un mineur, archéologue, maçon ou tailleur de pierre, fend soudain le caillou où le batracien attendait patiemment ce jour, l'animal s'éveille, cligne des yeux, étonné, puis s'éloigne calmement en sautillant. Et il est parfois précisé qu'il ne survit que plusieurs heures, ou plusieurs jours, après avoir été exposé à l'atmosphère.

Robert de Thorigny rapporte ainsi, dans une chronique rédigée en 1145, que l'on trouva un crapaud enfermé dans une pierre creuse des remparts de la ville du Mans : on le tua, mais ses confrères se mirent alors à pulluler, au pied des murailles, comme jamais auparavant (*Apud* Berlioz 1990 :196, 294). En 1198, dans son *Historia Anglia* (Book 1, ch. 28) Gulielmus Neubrigensis (Guillaume de Newbridge) rapporte qu'un crapaud vivant, muni d'une chaîne en or, fut trouvé dans une grosse pierre ayant près de cinq cents ans d'âge. Les allusions à ce type de découverte se multiplient au cours du XVI^e siècle, notamment dans des textes de Simon Majol (*Dies caniculares*), G. Agricola (*De Animalibus subterraneis*) – qui dit qu'en 1546 on trouva un crapaud vivant dans une pierre meulière à Toulouse –, J. Cardan (*De rerum veritate*), U. Aldrovandi (*De Quadr. digitat. ovip.*, lib. I, cap. 2, t. I : 608 ; *Mus. Metall.*, lib. IV, cap. LIII : 273) – parlant d'un crapaud trouvé par un ouvrier d'Anvers qui sciait une grosse pierre –, et même Ambroise Paré, lequel rapporte « *qu'estant en une mienne vigne, près le village de Meudon, où je faisais rompre de très grandes et grosses pierres solides, on trouva au milieu de l'une d'icelles, un gros crapaud vif, et n'y avoit aucune apparence d'ouverture, et m'émerveillay comme cet animal avait peu naïstre, croistre et avoir vie. Lors le carrier me dit qu'il ne falloit esmerveiller, parce que plusieurs fois à aussi treuvé de tels animaux au profond des pierres sans apparence d'aucune ouverture* » – ceci étant supposé s'être passé peu avant 1575. Fortunius Licetus assure de même : « *Certum est inter viva faxa contineri quondam bufones* » (« Il est certain que des crapauds vivants ont été découverts dans des pierres »), et en 1561, Melchior Guilandinus (*De ranis rubris in lapidibus molaribus ; de bufonibus in saxis circa Tolosam innatis*, p. XI), rappelle le cas cité près de Toulouse par Agricola.

Une attestation souvent citée est celle, concernant un événement que certains auteurs ont voulu faire remonter au XI^e siècle, qui se trouve dans le livre que Gianbattista Fregoso (alias Fulgose) consacra en 1509 aux « Dits et Choses mémorables » (*De dictis factisque memorabilibus*, 12) : il y

rapporte la découverte, faite par des maçons à Verdun en Bourgogne, et « connue de plusieurs personnes », d'un crapaud au milieu d'une pierre, alors qu'il n'y avait aucun signe d'une ouverture par laquelle il aurait pu respirer ou s'alimenter (« *Sed de ingenti bufone in medio saxo inventito in Augustodino Virondunensis arce, quæ ratio adduci potest ? Nam in saxo quod, ut eo uterentur, ædificantes medium secuerunt, nulla ingressus ad spirandum alimenta que accipienda signa apparebant, animalque illud tamen in eo vixerat, quod a multis perspectum fuit* »).

En 1587, un commentaire à l'*Historia Anglia* de Guillaume de Newbridge assure que dans les mines de charbon des environs de Liège (*Leodiensis*), on trouve souvent des pierres (*silices*) arrondies qui contiennent des crapauds vivants (*apud Plot 1686 : 247*). La *Gammarologia* publiée par P. J. Sachs en 1665 contient le passage suivant : « *Le très illustre comte Hermann de Gleichen & Hatzfeld, Lordde Trachenberg, Prausnitz, etc., qui était un guerrier très versé dans les choses de la nature, alors qu'il allait mourir en Silésie, l'année 1664, m'ayant appelé près de lui, me dit qu'il avait vu de ses propres yeux, près de Cologne, sur la colline fortifiée de Schellenberg, qui appartient au Comte de Furstenberg, une pierre que l'on y avait conservée, avec un crapaud qui croissait à l'intérieur, et non pas faiblement, mais en faisant clairement entendre son cri aristophanien de "koak brekekex". Quand, à la fin, on brisa cette pierre, on vit ce crapaud en sortir vivant.* » (Sachs 1665 : 147). Mais plus tard, cette anecdote a été donnée comme exemple de tour de passe-passe bien réussi.

En 1686, le naturaliste Robert Plot, membre de la Royal Society et professeur de chimie à Oxford, publia la première étude consacrée à ce thème, dans sa *Natural History of Stafford-Shire*. Il y rapportait plusieurs cas survenus dans son voisinage, « *et premièrement à Horton, chez M. Edg où, dans le mur de sa grange, il me montra une pierre creuse qui, au moment où elle fut fendue par le maçon, s'était révélée contenir un crapaud vivant ; il m'assura l'avoir vu lui-même, et que l'animal mourut rapidement après en avoir été retiré* ». Robert Plot cite également une lettre que le Dr. Pierce, de Bath, écrivit à William Musgrave, secrétaire de la *Philosophical Society* d'Oxford, pour lui rapporter qu'un crapaud fut découvert au milieu d'un bloc de calcaire dur qui servait de marche-pied aux passagers, sur un chemin emprunté par les charrettes : « *comme il y avait longtemps qu'on entendait un croassement à cet endroit, et qu'on n'avait rien trouvé aux environs, on se résolut à casser cette pierre ; près de son centre, il y avait une cavité où l'on trouva un crapaud gros comme le poing, qui sauta tout aussi vivement que s'il s'était trouvé dans un emplacement plus large* » (Plot 1686 : 247). Après étude des divers cas de ce genre dont il avait pu avoir connaissance, R. Plot n'en mit aucun en doute et, les supposant tous véritables, en chercha une explication rationnelle... qu'il eut vite fait de trouver dans l'idée que ces animaux se seraient glissés, alors qu'ils étaient encore tout petits, dans des fissures des roches où on les retrouva bien plus tard, et où ils auraient survécu et grandi grâce au peu d'air emprisonné autour d'eux, et en buvant l'eau de condensation coulant sur les parois de leur prison !

D'autres études du même genre suivront celle de R. Plot. Le *Gentleman's Magazine* de mai 1756 a publié une lettre de John Malpas, affirmant que « *le 14 juin dernier, à Great Yarmouth, j'ai pris un crapaud vivant dans une pierre dure rapportée de Rutlandshire. [...]. Après l'avoir sciée en deux moitiés, j'ai observé, à environ six pouces du bord, une cavité dans laquelle se trouvait un crapaud, que j'ai extrait avec mon compas. Je n'ai pas remarqué que j'ai pu le blesser en l'extrayant. Posé sur le sol, il se mit à sautiller, et mourut en moins d'une heure [...]. J'ai bien observé la pierre, et n'ai pu y percevoir le moindre défaut ou la plus petite fissure.* » La publication de ce texte suscita l'envoi d'une autre lettre, postée par T. Whiston Ramsey, pour dire qu'en 1743, un tailleur de pierre l'avait emmené dans son atelier pour lui montrer un bloc dans lequel se trouvait un crapaud vivant (Christie 1982)

En 1781, A. S. J. Delafond rédige à ce sujet un article initialement destiné à un dictionnaire d'histoire naturelle, mais qui sera souvent réédité dans des revues. Il y examine plusieurs cas de crapauds découverts dans de vieux troncs d'arbres ou dans des pierres, rapportant notamment les propos du sculpteur Le Prince qui affirmait avoir vu, en 1756, chez M. de la Rivière, à Écreville ou Écretteville, un crapaud vivant incrusté dans une pierre. En 1827, M. Chaumas a communiqué à la *Société des Lettres, Sciences et Arts de Metz* que « *deux crapauds ont été trouvés renfermés dans l'argile (marnes bleues) à cinq pieds de profondeur, dans un bois situé près d'Augny ; ils étaient vivants, bien qu'ils se trouvaient renfermés depuis fort long-temps, dans des cavités qui n'excédaient pas le volume de leurs corps, et où ils n'avaient aucune communication apparente avec l'air*

extérieur » (Chaumas 1828). En 1831, l'*American Journal of Science* a publié la relation de la découverte d'un crapaud dans un vivant au cœur d'une pierre dans laquelle un maçon de Lockport voulait tailler un chambranle, en 1822 (Thomas 1831). Dans sa « *Lettre... sur la vitalité des crapauds enfermés dans des corps solides* », le Dr. J. N. Vallot eut beau « *rappeler les lois physiologiques auxquelles sont soumis tous les êtres organisés* », tout en signifiant également que « *l'état de têtard, par lequel passent les Batraciens, démontre l'impossibilité de leur présence en cet état dans des pierres* » (Vallot 1834 : 69, 71), rien n'y fit, et les cas de crapauds trouvés vivants dans les pierres continuèrent à intriguer les curieux.

En 1851, F. L. J. Ross fit donc la déposition suivante : « *En 1821, j'habitais à la campagne, et dans ma cour se trouvait une petite volée de marches utilisées pour monter à cheval. Comme elles m'étaient inutiles, je souhaitai qu'elles fussent enlevées. En les démontant, on utilisa une barre à mine pour soulever la plus basse d'entre elles, mesurant à peu près trois pieds de long, dix pouces d'épaisseur et quatorze de large. Elle avait été bien scellée dans un mortier au sein duquel, alors qu'il n'était pas encore pris, un crapaud avait apparemment été placé intentionnellement, puisque n'apparaissait aucun moyen d'y entrer ou d'en sortir, le moulage étant aussi parfait que s'il avait été fait en plâtre. Quand on ôta la pierre, le crapaud resta hébété quelques minutes, puis il parut revivre, et se mit à ramper. J'acquis la certitude, auprès des propriétaires, que ces marches avaient été installées quarante-cinq ans auparavant et qu'à leur connaissance, elles n'avaient jamais été bougées* » (Ross 1851).

En 1860, l'Académie des Sciences (Paris) s'intéressa de très près à la trouvaille d'un ouvrier qui, creusant un puits dans la région de Blois, durant l'été 1851, et ayant brisé « *un gros silex* », eut la surprise d'en voir un crapaud en sortir. L'idée d'un canular destiné à ridiculiser les savants ayant été évoquée, l'affaire fut classée, mais le fameux zoologiste André-Marie-Constant Duméril, professeur d'anatomie à la Faculté de Médecine de Paris, collaborateur de Cuvier, successeur de Lacépède à l'Académie dans la chaire d'herpétologie, n'en publia pas moins là-dessus un rapport « *bourré de contrevités* » (Parent 1990 : 58), et cela après examen du cas par une commission composée de plusieurs sommités : Élie de Beaumont, Milne Edwards, et le grand Chevreul, qui fut chargé de « *déterminer la nature chimique d'une incrustation de la cavité habitée par le crapaud* » ; la conclusion reste plus que prudente, car « *sans avoir pu se prononcer d'une façon positive sur la durée de l'emprisonnement du crapaud dans le silex, dont il remplissait en totalité la géode centrale, ni donner la preuve incontestable qu'il y eût absence absolue de toute communication avec l'air ou avec l'eau* », les distingués Commissaires de l'Académie se sont contentés de « *signaler ce fait comme très-digne d'attention* » (Duméril 1851, 1860). On ne s'étonnera donc point d'apprendre qu'à la suite de la lecture de ce rapport, lors de la séance du 4 août 1851, M. Serres osa faire remarquer à l'Académie que « *cette observation n'ajoute rien à la science* ».

Une mystification intéressante fut celle qui donna lieu à un (trop) sérieux mémoire de l'académicien Guettard, sur un crapaud qui lui avait été remis en 1760 par le Duc d'Orléans... mais ce dernier avait été le jouet d'ouvriers qui lui avaient présenté un batracien vivant qu'ils avaient eux-mêmes enrobé de plâtre, avant de prétendre qu'ils l'avaient extrait des fondations d'un mur qu'ils démolissaient (Vallot 1834 : 71).

En 1861, le zoologiste Philip Henry Gosse cite plusieurs lettres de lecteur à la revue *The Zoologist* depuis les années 1840, et rapportant des découvertes similaires. Plusieurs articles étaient d'ailleurs régulièrement parus sur d'autres cas de ce type, dans cette même revue, au cours des années 1840-1850 (Bree 1844, Ross 1851, Plant 1853, Anon 1858, Clark 1859). Ainsi, « *durant l'été 1846* », écrivait Arthur Hussey, « *au cours de l'installation du chemin de fer, à environ un mile de Pontefract, dans le Yorkshire, les travaux étaient conduits à une profondeur de quatre pieds, au travers d'une roche entre chaux et calcaire, à la jonction de deux formations, et cette roche était si compacte qu'il fallait la faire exploser [...]. Cette roche comporte une infinité de petits nodules plus durs, et dont l'intérieur est entièrement cristallisé. Après l'éclatement, les ouvriers furent bien surpris de trouver, parmi les morceaux de plusieurs de ces nodules, plusieurs d'entre eux qui contenaient une grenouille, et l'on en compta jusqu'à sept après une seule explosion* » (Hussey 1853). Dans une autre note publiée par *The Zoologist* en 1847, E. Peacock rapportait l'histoire suivante : « *Il y a quelques jours, deux laboureurs, employés dans une carrière de pierres à Frodingham, près de Brigg (Lincolnshire), trouvèrent à cinq pieds sous la surface du sol, entre deux blocs de pierre du Lias, un*

crapaud vivant ; l'interstice entre les deux pierres était rempli d'argile jaune, et il n'y avait pas la moindre ouverture possible par où quoi que ce soit aurait pu passer ». Et en 1852, John Evans faisait paraître le texte suivant : « *Lundi 20 septembre dernier, alors que quelques ouvriers travaillaient à dégager du minerai de fer à Paswick, dans le nord de ce comté [Derby], ils tombèrent sur un bloc de minerai trop lourd pour être remonté, de sorte qu'ils se mirent à le casser à l'aide de leurs pics, quand, à leur grande surprise, dans une cavité située près du centre de ce bloc, ils trouvèrent un crapaud vivant. La cavité était bien plus grande que le crapaud. Elle mesurait près de six pouces de diamètre, et était doublée de cristaux que je suppose être du carbonate de chaux. La pierre se trouvait à environ quatre pieds de la surface du sol, et elle est actuellement conservée chez M. Haywood, à Derby, sur la propriété duquel elle fut découverte. Mais, malheureusement, le crapaud ne fut pas conservé après sa mort, qui survint immédiatement après qu'il ait été exposé à l'atmosphère* » (Evans 1852). Un géologue fidèle lecteur de *The Zoologist*, John Plant, du Salford Museum, se rendit à une carrière de calcaire des environs de Chesterfield, où tous les ouvriers lui dirent qu'effectivement, il n'était pas rare de trouver des crapauds vivants dans des pierres ; il leur promit de leur payer vingt shillings toute trouvaille de ce type qu'ils leur apporteraient au cours des douze mois suivants mais, bien qu'il soit plusieurs fois retourné à la carrière durant cette période, aucun carrier ne put jamais rien lui offrir de semblable ; aussi, J. Plant considéra que toute cette histoire ne correspondait à rien d'autre qu'à des « contes » (Plant 1853). Mais bien sûr, fit-on remarquer, qu'aucun crapaud vivant n'aie pu être trouvé en un an au sein des pierres de cette seule carrière ne prouve pas qu'on ne puisse en trouver ailleurs, selon un argument qui paraît tout à fait scientifique, puisque conforme au dicton selon lequel « l'absence de preuve n'est pas la preuve de l'absence » !

En 1853, le Révérend Alfred Charles Smith, naturaliste qualifié de « génial » par Philipp Henry Gosse (1861), rédigeant un texte pour prendre la défense des animaux injustement persécutés par les humains, commençait ainsi son plaidoyer : « *En exemple de cette cruauté insensée, il me faut raconter une chose que je viens tout juste d'apprendre. Quelques laboureurs occupés à faire tomber un vieux mur, découvrirent dans son épaisseur l'un de ces phénomènes dont on entend si souvent parler, mais qui sont si mal étudiés : un crapaud complètement enfermé dans la pierre et le mortier. "Il ne fait aucun doute", déclara le laboureur rapportant le fait, "qu'il se trouvait là depuis un grand nombre d'années, car il n'y avait ni trou ni fente par où il aurait pu entrer ou sortir durant son long séjour" – "Fort bien", répondit celui à qui cela était raconté, "mais êtes-vous sûr que ce crapaud était vivant quand vous l'avez trouvé ?" – "Cela ne fait aucun doute, Sir", répliqua l'homme, "parce que lorsque je lui ai mis un coup de pic sur la tête, il était en train de s'enfuir."* Ainsi, au moment même où était délivrée cette pauvre créature sans défense, dont la longue incarcération dans son cachot obscur aurait dû susciter la compassion, voilà qu'elle était assassinée par son libérateur ! » (Smith 1853).

Le directeur de la *Société scientifique* d'Argentan a rapporté qu'en 1860 « à Vaux (Ardennes) ; M. Didrich, aujourd'hui professeur au collège d'Argentan, profita avec quelques-uns de ses camarades, tous âgés de treize à quinze ans, du moment où des ouvriers avaient abandonné une tranchée, pour briser des pierres calcaires. Quel ne fut pas leur étonnement lorsque, en brisant un caillou, ils aperçurent un crapaud immobile ! Avec la pointe de morceaux de paille qui se trouvaient là, ils piquèrent le crapaud, qui se mit bientôt à sortir de son trou et à sautiller ». L'auteur d'ajoute que, près d'Argentan encore, vers 1873, on « trouva également un crapaud vivant dans un lit calcaire situé à huit mètres de la surface du sol ». Et de conclure : « Divers carriers ont ainsi découvert des crapauds dans les mêmes conditions, et le fait n'est pas aussi rare qu'on semblerait le croire au premier abord » (Anonyme 1885).

En 1862, le journal *Le Times* publia une lettre d'un lecteur excédé, un certain capitaine Buckland, qui s'indignait de ce qu'à l'occasion de la Grande Exposition de Londres, on ait exposé un morceau de charbon découvert dans une houillère de Newport, dans le Monmouthshire : on y voyait une dépression en forme de crapaud, et tout à côté, le crapaud lui-même était également exposé. Or, arguait le capitaine Buckland, il est impossible à un batracien de supporter la chaleur et la pression nécessaire à la formation du charbon à plus de cent mètres de profondeur, sans parler de la possibilité de survivre depuis l'ère primaire ! Cela déclencha une controverse dans le journal, et plusieurs lecteurs envoyèrent des lettres de témoignages à l'appui de la véracité de la découverte : on aurait ainsi trouvé un crapaud vivant dans l'un des blocs de marbre constituant la cheminée du château de Chillingham, et

quand la boule de pierre qui ornait la clôture d'un hôtel particulier vint à tomber, elle se brisa, révélant l'existence d'un crapaud qui vivait en son centre (*apud* Michel & Rickard 1980 : 161-163).

En 1877, la revue *La Nature* publiait à Londres, dans son numéro du 7 juillet, une lettre qui lui avait été adressée le 12 juin précédent par F. Millet : « *La semaine dernière, m'étant trouvé en rapport avec M. Filassier, Métreur, 78, Boulevard Magenta, j'ai reçu l'affirmation du fait suivant : En 1874, la personne ci-dessus mentionnée, dirigeait les travaux pour l'édification du château de Soupir, appartenant à M. Plée, dans le département de l'Aisne. Dans cette nouvelle construction on employait autant que possible des matériaux provenant du vieux château dont la construction remontait à la fin du XVI^e siècle ; et c'est l'un des morceaux de pierre remployés qui est l'objet de la présente lettre. Le morceau de pierre, assez volumineux, avait d'un côté et en son milieu une large partie humide et moussue. La pierre était très bonne ; sondée au choc, elle parut bien saine ; néanmoins on décida qu'on enlèverait par un trait de scie la couche humide, dont l'humidité était attribuée à un écoulement d'eau en cet endroit dans son ancienne occupation, et la pierre fut sciée. Elle présentait, après ce sciage, environ 0.50 x 0.55 x 1.00 et fut employée dans le tableau d'une croisée laissant au temps le soin d'effacer la trace d'humidité. Plusieurs mois s'écoulèrent et la pierre ne séchait pas, au grand mécontentement de l'entrepreneur ; enfin la maçonnerie terminée, la pierre restant toujours avec sa large partie humide faisait un vilain contraste ; il fallut l'enlever. Chacun conjecturait sur les causes de cette tache inexplicable, quant un vieux scieur de pierre affirma qu'il devait y avoir un phénomène dedans, ajoutant que bien des fois déjà il avait rencontré des Coquillages qui avaient encore la bête, et que les contours étaient aussi humides. L'entrepreneur, voulant savoir la cause du fait, fit sacrifier la pierre qui fut sciée à la scie au grès, en plein travers de la partie humide. On trouva au centre du bloc une cavité irrégulière, mais ayant bien 0m15 en tous sens, et dans cette cavité un énorme Crapaud vivant qui s'était blotti dans l'un des côtés au moment du passage de la scie, et était resté intact. La stupéfaction des assistants fut grande, et bien que j'aie déjà lu le récit de trouvailles de crapauds dans la pierre, j'avais besoin d'une confirmation aussi nette pour être convaincu ; car je crois que pareille rencontre doit être bien rare » (*apud* Quignon 1919-19302 : 80-81).*

Beaucoup d'autres textes du même type pourraient être cités, et Bob Skinner (1985) en a réuni une intéressante collection (plus de trois cents !), où figurent des nombreuses attestations en France et surtout Angleterre, mais aussi en Suède (en 1753), États-Unis (en 1770), Australie (en 1910, 1929, 1939) et Algérie (en 1943).

Plusieurs savants ont fait remarquer que les batraciens peuvent hiverner dans la boue, laquelle peut sécher, et donc qu'il ne devrait pas être si surprenant d'en trouver emprisonnés dans des pierres, soit qu'ils aient été surpris par le durcissement de la gangue dans laquelle ils s'étaient réfugiés, soit que leur refuge lui-même ait été recouvert par des monceaux de roches. Ainsi, A. Thompson affirma-t-il, en 1834 : « *En ce qui concerne les crapauds et les grenouilles qu'on a trouvés dans de l'argile, à des profondeurs de douze ou quinze pieds, je ne vois aucune raison de ne pas penser qu'ils auraient pu demeurer là, dans un état de torpeur, même depuis le déluge, puisqu'à ce moment-là, une majorité de matériaux de surface fut alors emportée sous la violente action des eaux, et que ces crapauds et grenouilles pourraient avoir été faits prisonniers à ce moment-là par ces matériaux partout mouvants ; et s'ils n'avaient pas été déposés en terre à ce moment précis, mais auraient été recouverts depuis lors par quelque irruption violente, leur situation n'en serait pas moins similiaire » (Thompson 1834 : 44). Voilà une géologie qui n'est guère convaincante, surtout que son auteur ne semble pas s'être demandé s'il existait « *de pareils crapauds* » à l'époque de la formation des terrains qu'il étudie, ainsi que le remarque un de ses critiques (Blanchard 1860-1861). Tout aussi perplexe que Thompson, bien qu'écrivant cinquante ans plus tard, était A. de Rochas, commentant ainsi le cas du crapaud étudié en 1851 par l'Académie des Sciences et ayant fait l'objet du rapport de Duméril : « *Il reste à savoir comment l'animal avait pu pénétrer au milieu de cette pierre. Y est-il arrivé à l'état de germe microscopique, par une fissure que l'on n'a pas su voir, pour s'y développer ensuite au point d'arriver à la taille ordinaire d'un individu adulte, malgré le régime plus que sobre auquel il était condamné ? A-t-il été au contraire surpris, il y a des milliers d'années, par un bouleversement du sol et confit, pour ainsi dire, dans une enveloppe gélatineuse où sa vie a été suspendue comme on suspend le mouvement d'une montre ? Je ne vois que ces deux hypothèses ; toutes les deux sont**

extraordinaires, *c'est-à-dire qu'elles supposent des événements qui ne se produisent pas ordinairement, mais ni l'un ni l'autre ne sont absolument invraisemblables* » (Rochas 1885 : 86).

Les exemples cités suffisent à montrer que l'idée de prêter aux crapauds une longévité exceptionnelle, au point de vivre des siècles ou des millénaires dans des pierres, fut très largement répandue, y compris chez les scientifiques, et résista durant plusieurs siècles aux critiques des plus sceptiques parmi ces derniers.

Or, cette croyance est toujours vivante : associée aux vertus médicinales prêtées à cet animal, dont on suppose qu'il « aspire », comme une éponge, le *vrin* (« venin ») de l'air, elle explique une pratique assez répandue dans les fermes, et dont témoigne le récit suivant, recueilli en 1989 : « *Il y avait [aussi] le type qui mettait un crapaud dans un pot de fleurs, là. Il le mettait à une fenêtre de l'écurie, pour enlever un mal sur les bêtes. Je sais pas quel mal c'était. Enfin, le copain qui m'a dit ça, c'était son beau-père qui l'avait raconté. Je sais pas si il le retournait (le pot) ou si il mettait une planche dessus. Et puis bon, il racontait que il avait oublié d'enlever le crapaud et le crapaud était resté je sais pas combien de temps, peut-être un an comme ça, et il avait bouffé toute la terre du pot de fleur, et il était maigre comme un clou, quoi. Il était toujours vivant* » (dit par Éric Champain, fermier aux Essarts en Vendée, le 18-X-1989).

Les histoires de ce genre étaient naguère assez répandues pour susciter l'intérêt des savants, et cette « expérience » souvent faite dans les campagnes pour prouver l'incroyable longévité des crapauds en les enfermant dans un pot de fleur recouvert d'une tuile ou d'une pierre, ou en les emprisonnant sous le pot retourné, ne fut pas uniquement le fait de paysans, puisque le savant Edward Jesse a publié le compte-rendu d'une telle expérience, faite en Angleterre, au cours de laquelle un crapaud fut semblablement enfermé durant vingt ans (Jesse 1832 : 115). Une autre fois, un chercheur eut l'idée de poser le pot de fleur, retourné sur le crapaud, au fond d'un puits de deux mètres de profondeur (Ross 1851). Une autre opération du même genre a été réalisée aux États-Unis : un crapaud fut ainsi conservé vivant durant vingt-cinq ans sous la partie creuse d'un culot de bouteille, avant de finir par s'échapper par suite d'une inattention de l'expérimentateur (Thompson 1834 : 45 note) ! Mais le Reverend Gosse (1861) eut certes beau jeu de remarquer que scientifiquement, tout cela est sans valeur, dans la mesure où les conditions d'étanchéité n'étaient pas assurées. À partir de cette époque, les textes critiques se multiplièrent, considérant le plus souvent que les conditions d'observations de tous les cas rapportés n'étaient pas satisfaisantes, ainsi que le note par exemple Andrew Wilson (1879, 1881). L'intéressant est ici moins l'apport scientifique (nul) de ces recherches, que le fait qu'elles témoignaient, à leur époque, de la prégnance d'une idée qui perdure encore de nos jours : le crapaud est *possiblement* éternel.

Au XVIII^e-XIX^e siècles, nombre d'honorables savants furent très préoccupés par cette question. En 1777, Hérissant eut l'idée d'enfermer, dans des boîtes scellées dans du plâtre, trois crapauds qui furent déposés à l'Académie des Sciences, pour être ouvertes dix-huit mois plus tard ; des membres de l'illustre assemblée constatèrent alors qu'un des crapauds était mort, et que les deux autres vivaient. Mais ce résultat fut sérieusement mis en doute par des critiques faisant noter qu'on ne pouvait rien en conclure, car aucun détail précis de l'expérience (dimensions des boîtes, épaisseur du plâtre) n'a jamais été publié (Edwards 1817 : 638-369).

En 1817, intrigué par les récits de crapauds découverts vivants dans des pierres, le Dr. William Edwards publiait le résultat de ses recherches sur l'asphyxie des batraciens : ayant noyé dans du plâtre quinze crapauds vivants (!) il les dégagea de leur gangue après divers intervalles de temps (jusqu'à deux mois et demi), pour constater finalement : « *Je trouvai tous ces animaux morts et dans un état de dessiccation complète* » (Edwards 1817 : 375). Cette conclusion était donc on ne peut plus claire, et sans appel. Pourtant, quatorze ans plus tard, en 1831, le très sérieux Dr. William Buckland (1784-1856), professeur de géologie à Oxford, prit lui aussi la peine de se livrer à des expériences destinées à étudier scientifiquement ce (supposé) phénomène de l'immortalité des crapauds. À cet effet, il construisit un dispositif composé de vingt-quatre cellules de pierre recouvertes de panneaux vitrés : une moitié des cellules étaient en calcaire oolithique, et l'autre en grès siliceux. Le Dr. Buckland prit alors douze gros crapauds et autant de petits, et en déposa six de chaque sorte dans les cavités de pierre, puis enterra le tout sous environ un mètre de terre. Après treize mois, tous les crapauds enfermés dans le grès étaient morts, ainsi que les six petits enfermés dans le calcaire, alors que les six gros crapauds prisonniers du calcaire étaient encore vivants, mais il y avait des fissures dans les

cellules, ou bien les vitres étaient cassées. La conclusion de l'imperturbable professeur fut la suivante : « *Du résultat fatal des expériences [...] il semble s'ensuivre que les crapauds ne peuvent pas vivre une année en étant totalement coupés de l'air atmosphérique [...] ; il semble également probable qu'ils ne peuvent survivre deux ans en étant totalement privés de nourriture ; nous devons donc conclure que, dans tous les cas si fréquemment cités où l'on rapporte que des crapauds auraient été trouvés vivants dans des blocs de pierre ou de bois, nous manquons d'observations minutieuses et exactes [...]. Avant la découverte du reptile [sic], on ne fait jamais d'observations de la masse qui le contenait, et ensuite il est trop tard pour affirmer, en remontant soigneusement tous les fragments, s'il y avait ou non une crevasse ou un petit trou par où l'animal aurait pu pénétrer dans la cavité d'où on l'a extrait. [...] L'attention du découvreur est toujours dirigée davantage vers le crapaud que vers les menus détails de la cavité où ils se trouvait* » (Buckland 1831). Là encore, les conclusions de ces expériences (en réalité bien inutiles) étaient claires. Et pourtant, une trentaine d'années plus tard (soit quarante-trois ans après celle de Williams Edwards !), à Paris, des membres de l'Académie des Sciences s'appliquèrent à ouvrir deux blocs de plâtre dans lesquels un certain M. Seguin avait enfermé en 1852, un crapaud et une vipère, et les membres de la commission nommée à cet effet par le Président de l'Académie ne purent que faire le constat suivant : « *La vipère et le crapaud ont été trouvés morts* » (C.R. *Hebdomadaires des Scéances de l'Académie des Sciences*, 50 : 975). Et en 1862, un autre Buckland, prénommé Frank, trouvait encore nécessaire de consacrer un mémoire à de telles question (Buckland 1862). Et l'on pourrait aisément allonger cette liste d'expérimentateurs, en mentionnant les noms de Bosc, Maysmoor, ou Stanley... en 1856, Adolphe de Chesnel, le prêtre qui rédigea le fameux *Dictionnaire des superstitions* de l'encyclopédie Migne, faisant état de crapauds trouvés vivants dans des pierres, ne faisait-il pas ce commentaire : « *Il est bien vrai que dans l'état actuel de nos connaissances, il est difficile de rendre compte de ce fait anormal qui blesse les lois que nous avons formulées par l'étude de la physique ; mais le grand arbitre de toutes choses ne s'oblige pas à suivre les errements des professeurs* » (Chesnel 1856, col. 249) ?

On le voit, il fallut donc bien des années pour que le monde savant comprenne enfin que les crapauds sont mortels, et qu'ils ne sauraient donc survivre indéfiniment dans les pierres que découvrent les archéologues... pas plus, ajouterai-je, que dans des boîtes de haricots verts prêts à consommer. Mais l'histoire diffusée sur les ondes d'*Europe n° 1* en novembre 1989 montre bien que les vieilles conceptions ont la vie plus dure que celle de maint batracien!

Loin des cruelles expériences conduites par les faux-savants – académiciens ou non –, plusieurs auteurs ont recherché des explications à la survivance, sinon des crapauds eux-mêmes, du moins de la croyance à leur survie, et à l'étonnante pérennité du récit de la « découverte d'un crapaud vivant dans une pierre ». Parmi les plus intéressantes figurent celles que donna J. N. Vallot dans sa réponse au concours organisé sur cette question en 1824 par la *Société Linnéenne de Paris*. Cette réponse consistait en un véritable traité, intitulé la *Zooenstéréologie*, dont le texte est malheureusement demeuré inédit, mais dont un résumé a été publié dans les *Compte Rendus de l'Académie des Sciences, Arts, Belles-Lettres* de Dijon (séance du 20-VIII-1825, pp. 44-47), ainsi que par Vallot lui-même (Vallot 1834). Étudiant en détail les vingt-cinq cas les plus connus à son époque, il y démontrait que lorsqu'ils ne résultaient pas d'observations inexactes ou incomplètes (rencontre fortuite d'un crapaud près d'un fragment de pierre, par exemple), voire de supercheries (comme celle dont Guettard fut victime), les récits qui en furent faits se basaient sur des jeux de mots ou des expressions incomprises, notamment tirées du langage des carriers ou des alchimistes. Ainsi, en argot de carrier, un « crapaud » désigne une géode, et non un batracien véritable. Les auteurs écrivant en latin ont traduit ce mot par *bufo*, qui ne désigne que le batracien, et leurs textes, maintes fois recopiés et retraduits en langues vulgaires, ont ainsi accrédité la légende. De même le mot latin *vivus*, au sens de « vif », c'est-à-dire « brillant », appliqué aux cristaux tapissant les géodes, a été mal traduit par « vivant », faisant trouver dans des pierres des « crapauds vivants » là où n'avaient été observés que des « crapauds vifs », c'est-à-dire des « géodes brillantes ». Lorsque, dans son *De re metallica* (1556 : :150), Georgius Agricola baptisa le cobalt arsénical du nom de *rana venenata* (« grenouille venimeuse », donc, pour l'époque, « crapaud »), sans compter qu'il donnait à la pyrite celui de *feurkroff* (« crapaud de feu »), cela ne fit que renforcer cette association, car ce livre demeura, pendant plusieurs siècles, le seul traité de minéralogie existant. Quant aux alchimistes, ils ont particulièrement développé l'association de la pierre et du crapaud, un traité de Michel Scot, daté de la fin du XV^e ou du début du XVI^e, *De virtute*

bufonis seu philosophici lapidis en faisant notamment foi (Montague Rhodes 1902, III : 414). En effet, rapprochant les noms allemand (*Kröte*) ou picard (*creutte*) du crapaud, de ceux de la « grotte » ou *crypte*, les alchimistes faisaient du crapaud l’emblème du secret *caché* à l’intérieur de la terre (Lenep 1993 : 184). Un autre alchimiste, Michael Maier, publia en 1617 un recueil d’emblèmes dont l’un (*Emblema V*) représente un homme maintenant un crapaud contre le sein d’une femme ; cette image s’inspire d’un passage du *De practica lapidis philosophi*, traité que les alchimistes attribuaient à Aristote, et dans lequel il était recommandé de faire nourrir un crapaud au sein jusqu’à ce que sa nourrice en meure « *et que le crapaud soit gros de ce lait* ». Pour Maier, « *c’est là chose déplorable et affreuse à regarder, disons même impie, que le lait destiné à un petit enfant soit présenté au crapaud, bête venimeuse et ennemie de la nature humaine* ». Et pourtant, ajoutait-il, « *le crapaud recèle un pouvoir qui l’emporte en puissance sur l’or* » : allusion au texte de Guillaume de Newbridge rapportant la découverte, dans une pierre, d’un crapaud à chaîne d’or.

On pourrait également remarquer que notre légende « fonctionne » à la façon des mythes d’émergence qui consistent en le déploiement d’un contenu (les hommes primitifs étaient enfermés dans la terre) au contenant (les hommes émergés recouvrent désormais la terre qui auparavant les couvrait). En effet, l’un des dits les plus répandus à propos des crapauds est que leur tête contient une pierre, nommée « crapaudine » qu’en son *Histoire des drogues*, Pierre Pomet (1694) décrit ainsi : « *La crapaudine qu’on appelle en latin bufonites ou batrachites est une pierre qui se trouve dans les montagnes ou dans les champs ; on a cru qu’elle était vidée par la bouche de cet animal lors qu’on la mettoit sur un drap rouge ; mais Boot et ceux qui en ont fait des recherches exactes, assurent que cette pierre se forme en terre [...], quoique Boot et quelques autres assurent que la crapaudine se trouve dans la terre, je ne voudrois pas néanmoins contester qu’il ne s’en trouve dans la teste des vieux crapaux* ». Cette pierre, également appelée Borax – « *Lapis borax e bufonis capite extrahitur* », dit un lexique publié en 1587 (Rolland XI : 108) – fut longtemps réputée comme alexipharmaque, particulièrement au XVI^e siècle où l’on en faisait commerce : « *La crapaudine, cette pierre qui ornaît le bouton de couvercle d’une coupe dans le trésor de Louis d’Anjou, est, selon les uns, une pierre fine, selon les autres, un fossile. On lui attribuoit la vertu d’indiquer, en suant, la présence du poison, et cela parce qu’elle était censée se trouver dans les têtes des crapauds, et même, selon Albert le Grand, conserver, empreinte à sa surface, la figure de cet animal* » (Laborde 1853, II : 232). Mais encore fallait-il savoir si la pierre que l’on voulait monter en bague, pour l’avoir toujours sur soi (en cette époque où les grands de ce monde craignaient beaucoup de mourir empoisonnés), était bien une authentique crapaudine. Aussi, selon Antoine Fusy, « *les joyalliers donnent une enseigne pour reconnoître si une crapaudine est contrefaite ou naturelle en la monstrant à un crapaut ; si elle est contrefaite, il n’en tient conte, si elle est naturelle, il se dresse incontinent et court après. Mais il se faut garder de luy laisser toucher, d’autant que, s’il la pouvoit happer de la bouche, il l’absorberoit portant en vie au genre humain de la propriété vertueuse dequoy elle leur sert* » (Fuzy 1619 : 778). Rabelais met en possession de Panurge « *une Crapaudine de Beusse magnifiquement enchassée* » (*Tiers Livre*, chap. XVII). La localité d’où venait cette pierre, Beusse, est l’actuelle Beuxes, dans la région de Loudun (Vienne) où, à la fin du XIX^e siècle, on ramassait encore dans les champs de petits oursins fossiles que l’on montait en bijou pour servir de talismans contre les maladies (Charbonneau-Lassay 1940 : 830). Les crapaudines les plus appréciées étant celles qui portaient naturellement l’image d’un crapaud, ou bien un dessin l’évoquant vaguement, comme sur celle que reproduisit Paolo Boccone dans son livre de 1674 (p. 227), mais des artisans spécialisés savaient réparer l’absence d’un tel dessin en l’entaillant eux-mêmes sur les pierres destinées à être commercialisées. En Angleterre, certaines de celles se trouvant dans les filons de galène du Derbyshire, et localement appelées *toad stone* (« pierre de crapaud »), étaient ainsi retaillées, puis montées en bague : la collection Londesborough en contenait une, parfaitement circulaire, d’un travail des XVI^e-XVII^e siècles, et portant le dessin d’un crapaud (Charbonneau-Lassay 1940 : 830, fig. XVI).

Toutes ces traditions forment une fascinante mise en abîme : la crapaudine, contenue dans la tête du crapaud, contient elle-même l’image de celui-ci ; tandis que le batracien, réputé avaler les crapaudines quand on les lui présente, peut lui-même être contenu dans une pierre. Ce cycle ne porte-t-il pas en lui le germe d’un mouvement perpétuel, une prémisse (sinon promesse) d’immortalité ? Né de la pierre, le crapaud en produit une autre qui porte elle-même l’image du batracien d’où elle est issue...

Et sera-t-on vraiment surpris d'apprendre que le moyen traditionnel d'obtenir cette pierre est justement le même qu'utilisèrent les savants cités plus haut, dans leurs recherches sur l'éternité du crapaud ? En effet, écrit en 1613 le fameux démonologue Pierre de L'Ancre, « *pour obtenir la pierre de la teste du crapaud, il faut le faire consommer [ie. : pourrir] dans un pot qu'on enfouit en terre* » (*Tableaux de l'inconstance*, p. 132).

Pour Bergen Evans (1947), l'aspect du corps du crapaud, froid et vert-jaunâtre, presque minéral, et en un mot cadavérique, suggère que, même vivant, il est déjà comme mort... Cet animal serait donc perçu comme une sorte de mort-vivant, et cela aurait contribué à nourrir la légende du batracien conservé dans une pierre (Dale 1978 : 59-60). Plus récemment Bob Skinner (1985 : 24-25, n. 60) a proposé une autre explication, faisant appel aux « sources pétrifiantes » nombreuses dans certaines régions : des crapauds tombés dans de telles sources auraient pu donner naissance à certains des récits mentionnés par les auteurs. En 1985, Bob Skinner écrivait aussi que les sujets du genre du « crapaud trouvé vivant dans une pierre », du « serpent de mer » et des « groseilles géantes », étaient maintenant devenus, le plus souvent, ce qu'on appelle en argot de journaliste un « marronnier », c'est-à-dire un genre de frivolité servant à boucher les blancs des journaux, en saison creuse. Et, concluait-il, « *il serait intéressant de chercher à savoir quelles sont leurs contreparties modernes* » (Skinner 1985 : 26, n. 63). On peut alors noter que les « crapauds vifs » trouvés dans des pierres ne sont pas mentionnés régulièrement. Nous avons vu qu'ils sont très rares dans les textes médiévaux, mais que leur fréquence s'accroît durant les XVI^e et XVII^e siècles, le taux le plus élevé se trouvant au XVIII^e et surtout au XIX^e siècle, durant lequel fleurirent études, rapports et expériences sur ce « fossile impossible ». Au cours du XIX^e, les auteurs qui traitèrent de ce sujet se firent de plus en plus sceptiques, ironiques, voire franchement goguenards. Finalement, l'important n'était plus de savoir si, oui ou non, cette histoire était vraie, le but étant simplement, pour un pigiste malin, de remplir de l'espace en tirant à la ligne. Un bon exemple de cette tendance est donné par le « Crapaud glaciaire » (*Glacial toad*) baptisé *Bufo compactilis* et qui aurait été trouvé (vivant, bien sûr) près de Frederick (Oklahoma), dans « *le même niveau argileux qui livra des reliques de Pléistocène datées approximativement de 300.000 ans* ». Mais cette nouvelle fut publiée dans le *New York Times* à la date du... 1^{er} avril 1928.

Pourtant, cela fait quelques dizaines d'années que le thème du « crapaud vivant trouvé dans une pierre » est boudé des médias. C'est que, depuis que les carriers ont cessé de travailler à la main, plus personne ne s'intéresse aux défauts de la pierre, que leurs prédécesseurs connaissaient si bien, ce qui fait que plus grand monde ne sait donc maintenant qu'un « crapaud », c'est une géode, un nodule, ou tout autre défaut dans une pierre de taille. De plus, le développement de la Géologie et surtout de la Paléontologie et de la Préhistoire, sciences très récentes, ont bouleversé notre vision du monde. Jusque dans le premiers tiers du XIX^e siècle, il était toujours parfaitement concevable de penser trouver un crapaud vivant du même âge que la pierre le renfermant, et l'on a vu qu'en 1934, Thompson ne s'étonnait pas qu'on puisse en trouver qui auraient eu l'âge du déluge. D'un côté, ces animaux peuvent hiberner et jeûner durant de longues périodes, et de l'autre, la Terre était alors supposée avoir été créée il y a seulement quelques milliers d'années. Au XVIII^e siècle, des savants avaient calculé que notre planète pouvait peut-être avoir cinq ou six mille ans d'âge, jusqu'à 7500 ans selon les spéculations les plus audacieuses. Ce n'est que dans les années 1860-1870 que la notion d'une véritable Préhistoire commença à se former (Laming-Empeire 1964 : 32, 155). Au fur et à mesure que les chronologies s'allongeaient, la possibilité, pour un crapaud, de se trouver enfermé dans une formation géologique et d'y survivre jusqu'à nos jours parut de moins en moins crédible, et un tel phénomène semble maintenant tout aussi improbable que la découverte d'un transistor dans un niveau solutréen.

Ainsi, l'idée qu'il serait possible de découvrir un crapaud vivant dans un bloc de charbon ou de calcaire disparut avec les développements de la Paléontologie, et surtout de la Préhistoire. Mais quelque chose en est resté, au prix de quelques changements mineurs, précisément celui d'une certaine modernisation, comme c'est actuellement le cas pour de nombreuses légendes, changements permettant à cette vieille histoire de resurgir sur une radio française, le 28 novembre 1989 (mais le contenant, de pierre, était devenu boîte de conserve). La fréquence du motif du « crapaud trouvé dans les conserves de haricots verts » parmi les faits-divers montre que le phénomène de rumeur joua un rôle important dans sa diffusion. Après le premier article, paru le 24 mai 1989, ce fut une véritable

« épidémie » : six autres nouvelles du même type furent publiées dans les sept mois suivants, toutes mentionnant qu'un batracien avait été découvert par une femme dans une boîte de haricots verts... Pourquoi diable, dans les journaux, n'apprend-on jamais qu'un homme a découvert une guêpe dans une boîte de fruits ? De petits objets (grains de sable, graviers, vis...) ont bien plus de chance de se trouver dans des conserves que n'importe quel animal « répugnant », mais tout se passe comme si les crapauds étaient « meilleurs à trouver », en tout cas par des femmes, et dans des haricots.

Après ma demande de renseignements, M. Foubert, le journaliste d'Alençon qui publia le premier cas de « Crapaud dans les haricots verts » m'écrivit que « *Il ne s'agit nullement d'une rumeur, mais de la réalité, certes amplifiée...* ». Que diable signifie donc « amplifier la réalité » ? La réponse semble se trouver dans une information que le même M. Foubert me livra par le même courrier : « *quelques semaines plus tôt [c'est-à-dire avant les « faits » mentionnés par son article], un Alençonnais avait trouvé un ~~crapaud~~ chiffon dans une boîte de conserve* » (le *lapsus calami*, faisant écrire « crapaud » pour « chiffon », et des plus significatif ici, est dans le texte manuscrit de la lettre). Là réside probablement la source de notre « épidémie », dans la mesure où, d'un point de vue de journaliste, un crapaud « sonne » mieux qu'un chiffon. Et de fait, tous les cas cités de « crapaud dans la boîte de haricots » sont localisés dans la même région (Nord et Orne) que ce fait initial. Leur distribution dans l'espace et dans le temps (une mention par mois) suggère une circulation de bouche à oreille, dont les gazettes régionales ou locales se firent l'écho régulièrement, avant d'être ensuite relayées par les journaux ou magazines nationaux. Le conte (car – on l'a compris – c'en est un) comprenait tous les motifs repérés par Suzan Domowitz (1979 : 86) dans le type dénommé « *L'objet étranger dans la nourriture* », à savoir : a- quelqu'un achète de la nourriture conditionnée, ou se rend au restaurant ; b- après avoir mangé cette nourriture (parfois avant), on découvre que quelque chose de dégoûtant se trouvait (se trouve) dedans ; c- on apprend ou découvre alors que l'objet étranger n'est autre qu'une partie (ou le corps entier) d'un animal (ou d'un être humain) ; d- on donne alors (ou discute) les arguments pour ou contre la possibilité d'un tel incident.

Une enquête de l'IFOP, conduite en Mars 1990 sur les phobies des Français, a montré que les femmes souffraient plus souvent que les hommes de peurs irrationnelles concernant les reptiles, et on ne s'étonne guère de constater que les animaux les plus souvent mentionnés dans cette enquête sont ainsi ceux qu'on rencontre le plus souvent dans les rumeurs de contamination (les batraciens et les reptiles étant populairement associés, et tous considérés comme venimeux). Il apparaît finalement que, par leur couleur et leur aspect, par les croyances qu'ils motivent et les peurs qu'ils suscitent, les crapauds ont comme une prédisposition symbolique à se trouver dans les boîtes de haricots verts. D'un point de vue zoologique, les grenouilles ont sans doute autant de chance qu'eux (c'est-à-dire aucune) de finir leur vie dans un tel récipient, mais comme ce sont des crapauds qui sont très généralement cités, il faut bien croire que les racines du conte sont davantage mythologiques et psychologiques que techniques et biologiques. L'enquête, qui a permis de dresser la généalogie des faits-divers du type « un crapaud découvert [vivant] dans une boîte de haricots verts », en la faisant remonter au conte du « crapaud trouvé vivant dans une pierre », confirme l'assertion de P. Mullen (1971 : 97), selon qui « *les rumeurs spécifiques mentionnées par les informateurs ne sont pas nécessairement à l'origine [des légendes contemporaines]. Il est plus probable que ces rumeurs fonctionnent comme le renforcement de légendes déjà existantes.* »

C'est la raison pour laquelle d'autres animaux que les crapauds ont bien peu de chance d'être jamais découverts dans une boîte d'haricots verts – ceci s'entendant non dans la « réalité », mais dans les récits. Car le crapaud, qui dormait dans une vision du monde fossilisée depuis des décennies, soudain s'est réveillé, a cligné des yeux, et s'est mis à sautiller dans notre monde technologique, où personne ne l'attendait plus.

Bibliographie

- Agricola (Georgius) 1556. *Georgii Agricolae de re metallica libri XII quibus officia, instrumenta machinae, ac omnia... ; eiusdem De animantibus subterraneis liber, ab autore recognitus.* Basileæ : apud Hieron. Frobenium et Nicolam Episcopium 1556 mense Martio.
- Allen (A.) 1984. Toad in Prehistoric Rock. *The Countryman* 89 (1) : 62-64.
- Anonyme 1885. Crapauds vivants trouvés dans des pierres. *La Nature* (London) 1 : 126.

- [anonymous] 1858. Discovery of a living frog in the solid rock. *The Zoologist* 16 : 5959.
- Berlioz (Jacques) 1990. L'homme au crapaud. Genèse d'un exemplum médiéval ; *Tradition et Histoire dans la culture populaire. Rencontre autour de l'oeuvre de Jean-Michel Guilcher, Grenoble, Centre Alpin et Rhodanien d'Ethnologie* 11 : 169-203.
- Blanchard (M.) 1860-1861. Mémoire sur un petit animal vivant trouvé entre deux pierres. *Mémoire de la Société de Statistique, de Sciences et Arts du département des Deux-Sèvres*, 2^e série, I : 8-11.
- Boccone (Paolo) 1674. *Recherches et observations naturelles de M. Boccone,.... touchant le corail, la pierre étoilée... et les plantes qu'on trouve dans la Sicile*. Amsterdam : J. Jansson a Waesberge.
- Bree (Rev. W. J.) 1844. Note on toads found in blocks of stone. *The Zoologist* 2 : 769.
- Buckland (William), 1831. On the vitality of Toads enclosed in stones and wood. *Zoological Magazine* 5 : 314-320.
- Buckland (Frank T.), 1862. Experiments with Toads. *The Field* 20 : 594.
- Charbonneau-Lassay (Louis) 1940. *Le Bestiaire du Christ. La mystérieuse emblématique de Jésus-Christ*. Paris : Desclée, De Brouwer & Cie. (reprint : Milano, Archè 1974).
- Chaumas (M.) 1828. [Communication sans titre]. *Mémoires de la Société des Lettres, Sciences et Arts, et d'Agriculture de Metz* IX : 108.
- Chesnel (Adolphe de), 1856. *Dictionnaire des Superstitions, erreurs, préjugés et traditions populaires, où sont exposées les croyances superstitieuses des temps anciens et modernes répandues surtout dans les populations agricoles, pastorales et maritimes*. Paris : Migne.
- Christie (Peter) 1982. Toad in the Hole. *East Anglian Magazine* 41 (4) : 266-267.
- Clark (T.) 1859. Occurrence of live taods underneath a bed of clay. *The Zoologist* 16 : 6537.
- Dale (Rodney), 1978. *The Tumour in the Whale, a Collection of Modern Myths*. London, Duckworth.
- Delafond (A. S. J.) 1781. Animals found alive within various solid substances. *Dictionary of the Wonders of Nature*, pp. 18-29 (repris sous le titre « Instances of living animal found included in solid bodie », *Annual Register* 24, et réédité dans Skinner 1985 : 10-13).
- Domowitz (Suzan), 1979. Foreign Matter in Food : a Legend Type. *Indiana Folklore* 12 : 86-95.
- Duméril (André-Marie-Constant) 1851. Rapport sur un crapaud trouvé vivant dans la cavité d'un gros silex où il paraît avoir séjourné pendant longtemps. *C.R. Hebdomadaires des Scéances de l'Académie des Sciences* 33 : 105-116.
- 1860. Note relative aux pluies de crapauds et aux crapauds trouvés vivants dans des cavités closes. *id.* 50 : 973-975.
- Edwards (William) 1817. Sur l'Asphyxie, considérée dans les Batraciens. *Annales de Chimie* 5 : 356-387.
- Evans (John) 1852. Occurence of a toad in a block of iron ore. *The Zoologist* 10 : 3632.
- Evans (Bergen) 1947. *The Natural History of Nonsense*. London : M. Joseph.
- Fregoso (Gianbattista) 1509. *De Dictis Factisque memorabilibus collectanea : a Camillo Gilino Latina facta* Mediolani : I. Ferrarius impressit.
- Fuzy (Antoine) 1619. *Le Franc-archer de la vraye Église, contre les abus et énormités de la fausse, par noble Anthoine Fusi, jadis prothonotaire apostolique*. (S. l.) : aux despens de l'auteur.
- G***, 1827. Memoir on living animals found in solid bodies. *American Journal of Science* XII:395-396.
- Gosse (Philip Henry) 1861. *The Romance of Natural History, Second Series*. London : Nisbet (pp. : 147-190 : « The self-immured »).
- Hussey (Arthur) 1853. Note on frogs and toads enclosed in stones. *The zoologist* 11 : 3848-3849.
- Jesse (Edward) 1832. *Gleanings in Natural History. [Series 1]: Maxims and hints for an angler*. London : J. Murray.
- Laborde (Léon-Emmanuel-Simon-Joseph de) 1853. *Notice des émaux, bijoux et objets divers exposés dans les galeries du Musée du Louvre*. Paris : Vinchon, 2 vol.
- Laming-Empeire (Annette), 1964. *Origines de l'archéologie préhistorique en France*. Paris : Picard.
- Lenep (Jacques Van) 1993. *Alchimie. Contribution à l'histoire de l'art alchimique*. Bruxelles : Crédit Communal.

- L'Ancre (Pierre de) 1613. *Tableau de l'inconstance des mauvais anges et démons, où il est amplement traité des sorciers et de la sorcellerie*. Paris : N. Buon.
- Le Quellec (Jean.-Loïc), 1991. *Liqueur de singe et alcool de vipère, plus quelques autres recettes*. Niort, Geste Editions.
- Maier (Michael) 1617. *Symbola aureæ mensæ duodecim nationum. Hoc est, Hermaea seu Mercurii festa ab heroibus duodenu selectu, artis chymicæ usu, sapientia et autoritate paribus celebrata... Authore Michaele Maiero*. Francofurti : Typis Antonij Hummij, impensis Lucae Iennis.
- Michel (John) & Rickard (Robert), 1980. *Anthologie des phénomènes bizarres, étranges et inexplicables*. Paris : Belfond.
- Montague Rhodes (James) 1902. *The Western Manuscripts in the Library of Trinity College, Cambridge, A descriptive Catalogue*. Cambridge : University Press, IV vol.
- Mullen (P.), 1971. Modern Legend and Rumor Theory. *Journal of the Folklore Institute* IX:101.
- Paré (Ambroise), 1614. *Les Oeuvres d'Ambroise Paré, Conseiler et premier Chirvrgien dv Roy. Corrigees et avgmentees par luy-mesme peu au parauant son decés*. Paris : Nicolas Bvon.
- Parent (Georges H.) 1990. Documents anciens relatifs aux batraciens et reptiles en Belgique. 6. Des crapauds ensevelis vivants à Anvers au XVI^e siècle ? *Bulletin de la Société Herpétologique de France* 54 : 55-61.
- Peacock (E.) 1879. Living Toad imprisoned in stone. *The Zoologist* 5 : 1879.
- Plant (John) 1853. Occurrence of toads in stone. *The Zoologist* 11 : 3808-3809.
- Plot (Robert) 1686. *The natural history of Stafford-Shire*. Oxford (reprint : Manchester, E. J. Morten, 1973).
- Pomet (Pierre) 1694. *Histoire générale des drogues, traitant des plantes, des animaux, & des minéraux : ouvrage enrichy de plus de quatre cent figures en taille-douce tirées d'après nature : avec un discours qui explique leurs differens noms, les pays d'où elles viennent, la maniere de connoître les veritables d'avec les falsifiées, & leurs proprietéz, où l'on découvre l'erreur des anciens & des modernes : le tout tres utile au public*. Paris : Jean-Baptiste Loyson & Augustin Pillon, Estienne Ducastin, 1694-5, 2 vol.
- Quignon (G.) 1929-1930. La « légende » des Crapauds trouvés dans des pierres. *Bulletin de la Société Naturaliste de Mons* XI/XII (29/30) : 79-81.
- Rochas (A. de) 1885. Crapaud trouvé vivant dans une pierre. *La Nature* (London) 1 : 85-87.
- Rolland (Eugène) 1967. *Faune Populaire de la France*. Paris : Maisonneuve et Larose, XIII vol.
- Sachs (Philippe-Jacques) 1665. *Gammarologia, sive Gammarorum, vulgo cancorum consideratio physico-philologico-historico-medico-chymica*. Francofurti : Fellgibel.
- Skinner (Bob), 1985. Toad in the Hole. *Fortean Times Occasional paper*, 2.
- Smith (Alfred Charles) 1853. On the persecution of birds and animals. *The Zoologist* 11 : 3904.
- Thomas (David), 1831. On frogs and toads in stone and solid earth. *American Journal of Science* XIX (1):167-170.
- Thompson (A.) 1843. On the Vitality of Toads, &c. enclosed in firm materials. *American Journal of Science* 25 : 41-47.
- Vallot (J. N.), 1834. Lettre sur la vitalité des crapauds enfermés dans des corps solides. *Bibliothèque Universelle des Sciences, Belles-Lettres et Arts* (Genève) XIX(55):69-77. - Sur la prétendue vitalité des crapauds renfermés dans des corps solides ; *id.* 56:251-266.
- Wilson (Andrew) 1879. *Leisure-Time studies – Mainly biological. A series of essays and lectures*. New York : R. Worthington (pp. 86-94).
- 1881. Toad in a hole. *Knowledge* (16-XII-1881) : 136.